

Docteur Flo, docteur 2.0

De la vocation à l'installation : récit d'un
jeune médecin généraliste du XXI^e siècle



@DOCTEUR_FLO

MÉDECIN
GÉNÉRALISTE

ENGAGÉ

INSTAGRAMEUR

PAPA



La révélation de sa vocation, ses années d'apprentissage à la fac, ses premiers remplacements, sa relation avec ses patients, son rôle de papa et la place d'Instagram dans sa vie de médecin généraliste...

Docteur Flo nous offre son témoignage bouleversant de médecin généraliste, avec ses doutes, ses coups de gueule, ses espoirs et ses bonheurs. Il esquisse également un portrait de la médecine d'aujourd'hui et nous permet de mieux comprendre ce monde fascinant.

Docteur Flo est un jeune médecin généraliste qui a choisi d'être remplaçant au début de sa carrière. Il vient d'ouvrir son cabinet. Il est à l'origine du compte Instagram @docteur_flo, où plus de 50 000 personnes le suivent.

ISBN : 979-10-285-1861-5



9 791028 518615

18 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

Rayon : Témoignage, médecine

Les lectrices en parlent !

« Avec une plume très abordable, un brin d'émotion et beaucoup d'humour, il nous embarque dans son univers. Un beau témoignage plein de pep's ! »

Amélie, du compte @le_nez_dans_les_bouquins

« Son authenticité et sa bienveillance sont un plaisir à partager. C'est un livre qui fait du bien et, en ces temps où l'incertitude sanitaire et médicale met nos peurs au premier plan, il est urgent de se prescrire de le lire ! »

Cindy, du compte @serialreadeuz

« Ce que je retiendrai de cette lecture, c'est la persévérance pour atteindre ses rêves et la sensibilité pour rester qui nous sommes. »

Eloïse, du compte @the_happy.moon

« Son empathie et sa détermination sont contagieuses et révélatrices d'un grand cœur. C'est vraiment un livre à mettre dans toutes les mains pour comprendre à quel point ce métier est riche et complexe. »

Alena, du compte @yogalenaparis

« Docteur Flo nous emmène dans les coulisses de ces études de médecine qui font tant parler, et redonne espoir quant à la vision et l'avenir de la médecine généraliste. Si Docteur Flo ne tombe jamais dans la critique inutile et fait toujours preuve d'un grand respect, il nous offre un coup d'œil lucide, parfois déconcertant, et souvent touchant sur l'univers de la médecine. »

Pauline, du compte @pauline_msl

Docteur Flo

Docteur Flo, docteur 2.0

**De la vocation à l'installation :
récit d'un jeune médecin
généraliste du XXI^e siècle**

L E D U C . S
E D I T I O N S

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Édition : Élodie Ther
Relecture : Clémentine Sanchez
Maquette : Patrick Leleux PAO
Photo de couverture : Catherine Delahaye
Design de couverture : Antartik

© 2020 Leduc.s Éditions
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris - France

ISBN : 979-10-285-1861-5

*À Jeanne, pour cette incroyable capacité que tu as
de faire naître la vie et le bonheur autour de toi...*

Le témoignage que vous tenez entre les mains est romancé, les personnages et les situations décrits sont inspirés de faits rencontrés tout au long de ma carrière ; les émotions, elles, sont authentiques.

Je m'appelle Flo, j'ai 30 ans et je suis médecin généraliste. C'est dingue comme cette phrase résume une partie énorme de ma vie... Et si on la développait ?

Partie 1

LA NAISSANCE D'UNE VOCATION

Chapitre 1

UNE ENFANCE HEUREUSE

Je suis né un peu avant la fin du xx^e siècle, j'ai grandi dans le Sud-Est de la France, dans un village de cinq mille habitants environ. Mon père était chef d'entreprise, ma mère secrétaire. J'ai une grande sœur de sept ans de plus que moi. Il n'y avait aucun médecin dans ma famille.

J'étais un jeune garçon énergique, le petit dernier. La vie, à travers mes yeux d'enfant, était belle. Une mère aimante, un père qui travaillait beaucoup mais qui passait du temps avec nous le week-end. À cette époque, je souffrais de l'écart d'âge avec ma sœur, que je trouvais trop important. Je rêvais d'avoir quelqu'un avec qui jouer.

À l'école, j'ai souvent eu un petit temps d'avance sur mes camarades. Ma mère m'a appris à lire tôt ; du coup, j'étais

à l'aise en classe dès le cours préparatoire. Trop à l'aise même, au goût de mon institutrice de CE1. Je crois que je lui pesais mais qu'elle avait compris que je m'ennuyais. Elle a par conséquent proposé de me faire passer un niveau. Je me suis retrouvé catapulté en CE2 en cours d'année. À partir de ce moment-là, je suis donc devenu « celui qui a sauté une classe ».

Cette étiquette dite d'« intello » m'a collé à la peau, notamment durant mes années collège. Pas évident, le collège, surtout quand on est le plus jeune de la classe. Il faut se faire une place. Je m'asseyais parfois en cours à côté d'un camarade qui avait, lui, redoublé deux fois. J'avais 11 ans, il en avait 14, le décalage était énorme.

C'est à cette période-là, un moment de ma vie en construction, qu'une situation des plus banales a conditionné le reste de mon existence. Évidemment, je n'en ai pas pris conscience sur le moment, mais ce qui s'est joué ce jour-là a marqué à jamais mon identité. Un sentiment furtif qui m'a traversé et qui a fait de moi l'adolescent et l'homme que je suis devenu.

C'était le premier jour des vacances d'hiver. Nous avions l'habitude, avec mon père et ma sœur, de partir une semaine dans les Alpes pour skier. La veille du départ, je suis tombé malade, le genre de symptômes sympathiques qui viennent

Une enfance heureuse

avec les épidémies hivernales. J'étais allongé sur le canapé du salon, ma mère me faisait boire un verre avec un comprimé effervescent.

« Prends ton Efferalgan, le docteur va arriver. On va voir ce qu'il en pense, mais peut-être devras-tu rester avec moi pendant les vacances... »

Ma mère n'aimait pas la neige – d'ailleurs elle ne l'aime toujours pas –, c'est pourquoi elle ne venait jamais au ski avec nous.

En milieu de matinée, un gros 4×4 s'est garé dans la cour de notre maison familiale. Je me rappelle tout à fait m'être dit intérieurement :

Whouaouuu c'est ça, son travail, au monsieur ?! Il est pas assis derrière un bureau, il se promène avec son gros 4×4 et les gens attendent impatiemment sa venue.

Bon, je le reconnais, quand il s'est approché de moi avec sa mallette à la main, j'étais beaucoup moins rassuré.

Le détail de la consultation, bien sûr, je ne m'en souviens plus. Mais la conclusion est restée gravée à jamais dans ma mémoire. Elle commençait par une question de ma mère.

« Docteur, il devait partir avec son père demain à la montagne. Faut-il annuler le séjour ? »

Je l'ai regardé de mes yeux suppliants de petit garçon :
Allez, steuplé steuplé steuplé !

« Oh non, c'est bon, faites-lui manger du riz, qu'il boive bien et il pourra partir.

— Merci, docteur, je vais vous régler... »

Et c'est ainsi que mes vacances annuelles ont été sauvées par l'avis de notre médecin de famille. Cet instant, qui devait être banal pour lui, a joué un rôle majeur dans ma tête de jeune garçon. Ma mère, qui était mon repère de sécurité, la figure adulte, était inquiète pour moi. À tel point qu'elle envisageait de ne pas me laisser aller au ski. Et là, notre médecin est arrivé. Non seulement il l'a rassurée, mais en plus il lui a donné l'autorisation de me laisser partir, et elle l'a écouté ! J'ai trouvé son métier absolument génial. C'est ce jour-là qu'est née ma « vocation » : je voulais devenir médecin généraliste.

Il est capable d'examiner, de soigner et de rassurer les gens en quelques minutes comme ça... C'est génial, je veux faire ça plus tard et toute ma vie !

Une enfance heureuse

Suite au divorce de mes parents, à l'aube de mon adolescence, je grandissais en aimant les jeux et le football. Je passais des heures devant les jeux vidéo, et encore plus de temps à sortir avec mes potes et surtout mes copines.

Je commençais à développer mon identité en devenant un peu l'amuseur de mes camarades. Mes « facilités » me permettaient de maintenir des résultats scolaires très satisfaisants.

Depuis cette fameuse visite de mon médecin, je savais quoi mettre sur les fiches de renseignements de début d'année que les professeurs nous remettaient pour apprendre à nous connaître : « Métier que vous voulez faire plus tard : médecin généraliste de campagne ! »

Mes professeurs m'encourageaient d'ailleurs systématiquement dans cette voie : « Il faut le faire : tu en as les capacités. »

J'entendais également souvent ma sœur dire : « Ce métier lui correspondrait tellement ! »

J'avais en effet un caractère très sensible et très tourné vers les autres. J'étais déjà très attentif à ce que mes proches ressentaient, toujours désireux d'aider mes amis, un peu trop parfois, à la limite du complexe du Messie.

À l'âge de 11 ans, je rêvais de trois choses pour ma vie future : parler anglais couramment, savoir conduire une voiture et avoir le pouvoir de soigner les gens.

J'ai gardé ce troisième rêve en tête toute mon adolescence, avec la certitude, grâce à mon entourage qui croyait en moi, que ce serait difficile, mais que j'avais les capacités pour y parvenir, avec du travail bien sûr.

Une fois le brevet des collèges validé, je suis rentré en seconde générale au lycée Théodore-Aubanel dans le centre-ville d'Avignon. C'était un saut énorme dans l'indépendance. Je prenais le bus très tôt le matin depuis mon petit village des environs. Évidemment, je ne voyais qu'une seule filière pour mon orientation future : le bac scientifique.

J'ai adoré mes années lycée. La mentalité n'était plus du tout la même, comparée au collège. J'ai des souvenirs extraordinaires avec des amis très proches, et de mes premiers émois amoureux également. Entre les cours, on était libres de se balader et de flâner. Je sortais entre midi et deux pour aller m'acheter à manger, avec mes potes, c'était franchement la belle vie.

Côté scolarité, j'ai senti que le niveau montait dès la première. J'avais un peu une philosophie du « juste ce qu'il faut » ; je suis donc passé du statut d'excellent élève à celui

d'élève « moyen-bon ». Je voyais mes amis travailler d'arrache-pied pour leurs dossiers scolaires. Eux qui ambitionnaient d'être acceptés dans une classe préparatoire devaient briller dès la classe de première.

Moi, je savais que pour entrer en médecine, il fallait passer par le concours de première année. Concours que l'on pouvait présenter quel que soit le bac obtenu et quelle que soit sa note. Une mention « très bien » ne me servirait à rien. Je m'investissais donc à fond dans les matières qui m'intéressaient (principalement la physique, la chimie et surtout les sciences de la vie) et délaissais peu à peu les autres. C'est ainsi que mes résultats en français, philosophie, histoire et même mathématiques sont devenus moyens.

Parallèlement au lycée, je jouais beaucoup au football. Je suis gardien de but. Je suis assez grand – 1,88 mètre –, ce qui est un vrai avantage à ce poste. Je jouais à un haut niveau régional, à l'US Pontet Club. Je ne peux pas dire que j'avais beaucoup de points communs avec mes coéquipiers, si ce n'est l'amour du ballon rond. Je m'éclatais sur le terrain. Pour tout dire, j'étais en manque quand je ne jouais pas. En tant que gardien de but, on constitue le dernier rempart de son équipe. L'erreur est souvent fatale et met en péril les efforts de tout le groupe. Apprendre à gérer cette pression, cette responsabilité, a été très formateur. À bien y réfléchir, le

fait de donner le maximum pour les autres allait faire partie de mon quotidien professionnel.

À l'âge de 16 ans, il m'est arrivé une chose dont rêvaient la plupart de mes coéquipiers : j'ai été recruté par un club professionnel pour intégrer un centre de formation. J'ai pas mal réfléchi, j'en ai discuté avec ma mère. L'occasion était unique et belle, elle se refusait difficilement, mais, à la base, je n'avais pas envie d'être footballeur professionnel. Les dirigeants du club lensois m'ont assuré que la scolarité était importante et que je suivrais un programme « adapté » en parallèle des entraînements. J'ai donc décidé, pour ne pas avoir de regrets, d'accepter la proposition et de partir m'installer au centre de formation de La Gaillette à Avion, tout près de Lens, l'été qui précédait mon entrée en terminale. J'y ai découvert un univers qui n'était clairement pas le mien. Une vie tournant autour de l'espoir de victoires, d'argent et de célébrité.

À mon arrivée, un jeune garçon s'est approché de moi en me tendant la main :

« Salut, on ne se connaît pas, je t'ai jamais vu ici, tu as signé un contrat récemment ? Tu touches combien ? »

Il est sérieux, lui ? Il m'a même pas demandé mon prénom... Tu lui fais un grand sourire et tu t'en vas, et puis quoi encore.

J'ai répondu :

« Salut, moi c'est Flo ! »

Peu après, un coéquipier de mon âge m'a pris à partie dans les toilettes du centre :

« Salut, t'es le nouveau gardien de but, c'est ça ? »

Je suis surtout en train de faire pipi, là, tu veux pas me lâcher un peu ? Je suis sur les nerfs, ici, c'est pas possible !

« Oui, c'est ça, je m'appelle Flo.

— Tu sais, je peux te le dire parce qu'on ne joue pas au même poste, tu n'es pas un danger pour moi. Fais attention à tout le monde ici, on te sourit mais si on peut te planter un couteau dans le dos, on le fera... Si tu gagnes ta place, ça veut dire que quelqu'un perd la sienne...

— C'est noté, merci ! »

J'hallucinais. Dans quel monde avais-je débarqué ?

Bon, au moins, il a été cool avec moi, il aurait pu ne pas me prévenir... OK, alors je peux copiner uniquement

Docteur Flo, docteur 2.0

avec les gens qui ne sont pas en concurrence avec moi... Ça promet !

Il ne m'a fallu qu'un mois de mal-être, de mélancolie, de pleurs, enfermé dans ma chambre, pour me rendre compte que je ne resterais pas. J'ai précipité mon départ car je ne voulais pas commencer ma terminale dans un lycée et changer en cours d'année. Je devais me décider avant la rentrée scolaire. Mon choix a été vite fait : j'ai renoncé au rêve de bon nombre de jeunes de mon âge car ce n'était pas le mien. Je ne voulais pas être footballeur professionnel. Cela a renforcé ma détermination : je voulais être médecin généraliste !

Chapitre 2

L'INSCRIPTION EN PREMIÈRE ANNÉE

J'ai eu le résultat de mon bac le jour de mes 17 ans. Baccalauréat scientifique, option SVT, mention assez bien. La suite allait pouvoir commencer. On me l'avait dit et redit : « La première année de médecine, c'est difficile ! »

Pour l'instant, c'était surtout le grand saut dans l'inconnu. Par où fallait-il commencer ? Nous voilà partis au début de l'été avec ma mère, direction Marseille.

Objectif de la journée : inscription à l'université et recherche d'un appartement. Ma mère avait repéré une résidence étudiante en cours de construction à proximité de l'hôpital de la Timone. Nous avons rencontré la concierge du

bâtiment qui nous a annoncé que les travaux avaient pris du retard. Les appartements ne seraient finalement pas livrés pour la rentrée scolaire. En conséquence, on bénéficiait d'un loyer réduit si on en réservait un tout de suite. On a signé, car il me fallait bien quelque chose, la location d'un joli studio de 21 mètres carrés au troisième étage, fenêtre donnant sur l'héliport de la Timone, à mi-chemin entre l'hôpital, la caserne des marins-pompiers de Marseille et le cimetière Saint-Pierre, le rêve quoi !

Ce serait mon tout premier appartement seul : l'indépendance ! C'était stressant et excitant à la fois. Du haut de mes 17 ans, je gardais en tête l'échec de ma première expérience dans le Nord loin des parents, et cela générait une certaine inquiétude. Mais là, le contexte était différent, la motivation n'était pas la même. Je devais réussir quoi qu'il en coûte.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers l'université pour l'inscription administrative. Une fois dans la cour de la fac, à la vision du panneau « Faculté de médecine, de pharmacie et d'odontologie », un sentiment de grandeur m'a envahi. J'étais certes perdu, mais au bon endroit !

Immédiatement, une étudiante s'est dirigée vers moi.

« Bonjour, tu es là pour l'inscription en P1 ? » m'a-t-elle demandé avec un grand sourire.

L'inscription en première année

Alors P1, c'est PCEM1, premier cycle des études médicales première année. Ça doit se voir sur ma tête que je débarque et que je suis perdu. Original, l'accueil dans la cour !

« Oui, c'est ça !

— C'est cool, tu verras... Est-ce que tu as déjà une écurie ? »

Une écurie ?! Mais de quoi elle me parle, celle-là ?

« Heu... C'est-à-dire ?

— Une écurie, c'est comme ça qu'on appelle les écoles préparatoires à Marseille. C'est indispensable d'avoir une écurie en première année de médecine si tu veux réussir ; sinon tu n'y arriveras jamais seul, dit-elle toujours en souriant, avant d'ajouter en nous regardant alternativement. Laissez-moi vous expliquer. Vous vous inscrivez en parallèle de l'université dans une école préparatoire privée qui vous donne des cours, en plus de ceux de la fac, pour vous préparer au concours. »

Je l'ai laissée continuer :

« Il te faut acquérir une nouvelle méthode de travail. La majorité des étudiants ont une écurie. Ceux qui réussissent le concours sans sont tellement rares que tu es obligé d'en

prendre une si tu veux avoir une chance d'y arriver. Je te laisse le flyer de notre école, nous, on est plutôt adaptés à ceux qui veulent faire kinésithérapie, mais tout le monde est le bienvenu. Je vous laisse y réfléchir. »

Une école en plus de la fac ? Est-ce qu'elle ne serait pas en train d'essayer de nous arnaquer, ma mère et moi ?

Nous avons continué notre progression en direction de l'entrée, mais nous nous sommes vite fait alpaguer par quatre autres jeunes étudiants venus nous vanter les mérites de leur propre prépa. Si bien que, à notre arrivée dans le hall de la faculté, on avait en main les flyers d'Alphaprépa, du CCM, de Médiconcours et d'autres écoles privées aux noms tout aussi évocateurs. L'inscription administrative, quant à elle, s'est déroulée comme on pouvait l'imaginer : une heure d'attente, cinq minutes devant la dame de l'administration.

« Présentez-moi vos documents, s'il vous plaît. Merci. Les cours se dérouleront dans l'amphithéâtre propédeutique situé à la sortie du bâtiment et seront retransmis en vidéo dans trois autres amphithéâtres de la faculté. Vous avez deux sessions de cours : le matin de 8 heures à midi et l'après-midi de 14 à 18 heures. Les deux sessions sont absolument identiques et vous avez le choix d'assister à celle que vous souhaitez. Le service des photocopiés se trouve au milieu du couloir central. Merci, bonne journée, au revoir. »

L'inscription en première année

Whouach, ça fait beaucoup d'infos d'un seul coup et j'ai mille questions. L'amphithéâtre pro quoi ? Retransmis en vidéo ? Le service des photocopiés ?

On nous avait de toute façon déjà mis dehors...

Bon, qui vivra verra...

Parmi toutes ces nouveautés, un élément était plutôt rassurant : mon amie Hélène était elle aussi en première année. Nous étions déjà dans la même classe au lycée. Hélène était vraiment une bonne amie, le genre de fille sur qui on peut compter. En plus, et ça ne gâchait rien, nous étions très complémentaires dans le travail. Nous avions déjà des projets scolaires communs à notre actif. Elle souhaitait devenir kinésithérapeute. Les futurs kinés passaient le même concours que nous, tout comme les futurs dentistes, sages-femmes et maïeuticiens, ainsi que les futurs manipulateurs radio. La grande aventure serait moins effrayante en la partageant avec une amie.

La semaine suivante, ma mère a pris une décision :

« Dans quelle écurie Hélène est-elle inscrite ? On va prendre la même, non ?

Docteur Flo, docteur 2.0

— Médiconcours je crois, mais c'est très cher, l'inscription, 2 500 euros l'année. Comment on va faire ?

— Ta grand-mère voulait te donner de l'argent pour ton bac. Et puis tu comptais travailler cet été, pas vrai ?!

— D'accord, super. Ils proposent un stage de préentrée dans leur formule. Quinze jours avant le début de la fac, on commence déjà le programme pour prendre un peu d'avance. Je crois que c'est la bonne solution... »

Chapitre 3

LA PREMIÈRE ANNÉE

L'heure était venue de me rendre à ce fameux stage de pré-rentrée. Des professeurs formés à la particularité du concours de première année de médecine nous faisaient « classe ». Les cours de faculté, je l'ai appris plus tard, étaient en grande majorité dispensés par des médecins enseignants. Mais pour ce stage, c'étaient bien des enseignants issus de l'Éducation nationale que nous avions en face de nous, Hélène et moi. On s'est retrouvés, en plein cœur de l'été, dans une salle de cours avec une vingtaine d'étudiants dans la même galère que nous. L'ambiance avait ceci de rassurant qu'elle rappelait le lycée, la proximité avec les professeurs en plus. La méthode de travail n'avait en revanche rien à voir. L'objectif n'étant plus de comprendre, d'avoir un raisonnement et de le mener à son terme, mais bien de retenir, d'apprendre (quitte à